

Un érable

Laurence Côté-Fournier

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté-Fournier, L. (2011). Un érable. *Moebius*, (128), 109–114.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

Un érable

Les banlieues ne sont pas toutes les mêmes, l'ignorez-vous, et les arbres plus que tout autre élément fondent leur aristocratie. Car les vieilles familles de banlieues, celles dont les habitants disent avec satisfaction : « On dirait certains quartiers de Montréal », celles-là possèdent de grands et forts arbres, des avenues ombrées où, si personne ne va jamais marcher, il n'est pas impossible de le concevoir, et où les jeux de lumière créés par la présence des branches confèrent une profondeur inédite aux arrière-cours, instaurent une atmosphère patricienne dans laquelle il serait doux de se confier de belles choses. Nous, pour toute banale qu'était notre famille, possédions un de ces arbres devant notre résidence lavalloise, un érable vieux et gris, pas très beau, non, mais certes très haut, un érable qu'on aurait pu entailler pour jouer à *Vertigo* et retrouver l'année de sa naissance, les jours de drames existentiels. Ce n'était pas un arbre de plébéien, pas du tout, pas un arbre de nouveaux riches non plus. Notre arbre avait la sève bleue et grâce à lui, nous aussi.

Notre voisine, pourtant, disposait de bien davantage.

C'était une femme riche et désœuvrée que cette voisine, une créature voûtée et dépressive qui accumulait autour d'elle les objets clinquants et les chutes d'eau préfabriquées, les fleurs aux noms imprononçables et les poissons chinois, les faux oiseaux pour vraies mangeoires, dans une compulsion matérielle qui ne cessait de m'émerveiller, enfant, lorsque je songeais avec envie à ses orgies tapageuses de Vénus de Milo, de Manneken Pis, de copies

à rabais de chefs-d'œuvre de l'art. Elle n'ouvre sa porte à l'Halloween que pour montrer l'intérieur de sa maison, disait ma mère, et il est vrai que les bonbons offerts par la voisine, de chétives pastilles de sucre aux parfums artificiels, ne laissaient pas de me décevoir. Elle exhibait désespérément tout ce qu'elle avait à montrer, comme son fils, bibelot lui aussi, qui passait la tondeuse enroulé dans une serviette de bain, et que mes compagnes de classes reluquaient lorsqu'elles venaient en visite. «Mais il est stupide!» que je m'exclamais. «Et alors?» rétorquaient-elles. Ma voisine, cette femme à la fortune seigneuriale, aurait pu investir dans un immense terrain, un domaine de plusieurs hectares sur lequel installer des belvédères, de fausses abbayes en ruine et quelques lacs artificiels pour dériver en vêtements de toile dans une barque. Mais non, cette pensée ne la séduisait pas: parmi les bungalows de la rue de Sabrevois et les fleurs communes achetées au supermarché, la formidable densité de ses arrangements paysagers pouvait triompher comme nulle part ailleurs, et elle faisait et défaisait chaque année les installations qui, telle une vitrine de Noël construite pour épater les pauvres, venaient instaurer une atmosphère de conte de fées autour d'elle en jaillissant du sol. Et peu importe que le conte soit vulgaire, peu importe que les décorations soient grossières: nul n'aurait su faire mieux. Quelquefois des reporters débarquaient et venaient la photographier devant l'œuvre de sa vie. Après ces jours de gloire, parfois me souriait-elle en croisant mon chemin.

Le délire ostentatoire que constituaient sa pelouse et sa vie aurait selon toute vraisemblance dû suffire à apaiser l'extravagante douairière, mais malgré tout quelque chose lui échappait, quelque chose qui relevait de notre contrôle et que ma mère caressait avec bonheur, trop heureuse de posséder cet obscur objet de son désir, oh! que oui, et de ne pas le lâcher: nous avons l'érable, gigantesque et indifférent.

Des années avant ma naissance, déjà, les visites avaient débuté. «Votre érable, madame, il laisse des feuilles mortes sur ma pelouse.» Ma mère restait grave. «Il faudrait rectifier la situation», ajoutait la voisine. Et elle revenait à la charge quelques semaines plus tard. «C'est l'automne,

madame, il y a des feuilles mortes sur ma pelouse et dans la chute d'eau, c'est insupportable. Je passe mes journées à les ramasser, elles gâchent le paysage. Avez-vous déjà songé à couper votre érable?»

Les premières fois ma mère n'avait dit mot et la voisine avait dû retourner chez elle bredouille, sans promesse de rien. Plus tard ma mère répliqua. «Seriez-vous jalouse de notre arbre? Envieuse de sa beauté? De sa richesse qu'aucune fortune ne saurait acheter?» «Oh non, non, quelle idée», avait protesté l'autre. Mais tous voyaient bien qu'un malaise indicible s'était infiltré en elle pour ne plus la quitter. Lorsqu'elle revint au printemps suivant, elle avait apporté des chocolats et mis une robe coquette, pas très jolie sans doute, mais certainement choisie pour l'air tendre et placide qu'elle lui conférait. «Les feuilles mortes, oubliez, madame, mais songez à toutes les fleurs qui meurent à cause de l'ombre créée! Pensez à mes poissons qui vivent dans une eau fangeuse à cause des débris de votre érable!» Ma mère lui avait ri au visage et avait refusé les chocolats. Le double menton de la voisine tremblait et on devinait la moiteur de ses aisselles sous son corsage à paillettes.

Alors que ce cérémonial se rejouait au gré des saisons, comme une messe dont nous étions les éternelles communiantes, l'arrogance du début, celle des bagues dorées brandies au visage et des menaces de mise en demeure, s'étiola. La voisine devenait de plus en plus grosse, de plus en plus agitée, de plus en plus désolée. Les feuilles mortes, les feuilles mortes, ô les feuilles mortes, cette chanson la hantait, et je la voyais contempler notre arbre, qui étendait son ombre sur ses clématites, ses jonquilles et ses bégonias, en lançant des imprécations et en ressassant ses récriminations avec une aigreur qui gonflait d'année en année. L'érable croissait, elle n'y pouvait rien, et elle, elle fanait tandis que lui prospérait.

Moi, j'étais une enfant fébrile et exaltée, et j'avais envie de pleurer sur les airs de suppliante de ma voisine, sur ses grasses mains de pitié qui s'unissaient pour implorer la mort de l'ennemi, sur ses yeux souffrants de pièta, sur ses vêtements trop moulants qui faisaient s'épancher sa chair comme une source tandis que ses larmes coulaient, sur son

fil un peu débile qui montrait ses pectoraux, peut-être pour me séduire et qu'ainsi prise dans les rets de l'éphèbe je comploté avec eux la fin prématurée de l'érable malgré les liens du sang. J'entendais toujours cette voix traînante et nasillarde qui répétait contre vents et marées : « Votre érable, madame ! Votre érable ! »

Elle fournit à ma mère des plans complexes pour prouver les dommages entraînés par la décomposition des feuilles mortes sur l'écosystème de son étang. Elle engagea un peintre de talent pour illustrer l'hypothétique vision d'une maison familiale *sine arbor*, et offrit le résultat du labeur de l'artiste à mes parents sous forme de carte de Noël. Elle entailla l'arbre en secret pour que les maladies le pénètrent et minent son large tronc, le caressant possiblement du même coup, lui et son écorce rugueuse qui ne lui laissait jamais de repos. Elle fit un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré ; pour cela peut-être pas, mais elle le fit.

J'ai souvenance d'une scène pathétique, alors que l'émondeur venait accomplir sa besogne, comme il le faisait chaque année. Le visage de la voisine s'était illuminé devant ce trop vibrant espoir, tandis que l'homme posait sa chape de plomb autour de la taille du grand végétal et entamait sa pénible ascension vers les plus hautes branches de l'érable. Elle s'était mise à crier, à hurler au milieu du fracas de la scie et des copeaux de bois qui fusaient de toutes parts. « Coupez plus haut ! Coupez plus ! Coupez tout ! » En courant elle s'était approchée de lui, avait brandi de l'argent, une fortune qui sait, au nez et à la barbe de tous, pour convaincre l'émondeur de mettre fin à son supplice et de trancher une fois pour toute la jugulaire de son ennemi. Mais une branche était tombée sur elle, une branche de petite taille, certes, mais une branche suffisante pour que son bras fripé et flasque en saigne abondamment, griffé par l'arbre comme si celui-ci avait voulu lui faire comprendre qu'il était là pour rester. Ma voisine était devenue rouge et d'autres voisins étaient sortis pour commenter le spectacle. Elle avait dû battre en retraite. La marche qui la menait vers sa porte d'entrée ne put que lui sembler terriblement longue dans la nudité de sa honte, ce qui ne l'empêcha pas de longuement laver ses

plaies en public avec son boyau d'arrosage, debout devant la porte du garage, d'où elle pouvait lorgner les avancées de l'émondeur. Ma mère était outrée et heureuse de l'être. L'émondeur avait eu droit à un généreux pourboire.

«Je suis une femme fragile», avait balbutié ma voisine cet après-midi là.

On m'a appris depuis que son fils, devenu paysagiste, guette d'un œil tout aussi noir notre érable, le menace lui aussi de mille morts, cultive les parasites pour les enfoncer la nuit à l'intérieur de ce tronc qu'il taillade peut-être innocemment lui aussi, à temps perdu. Si mes parents, spartiates, ne relâchent pas encore leur surveillance, viendra un temps où l'âge les laissera sans force et sans pouvoir, un temps qui les emportera loin de notre maison et de notre érable pour livrer leurs biens à une déferlante de barbares et à la convoitise de la voisine. Et un jour peut-être reviendrai-je sur la rue de Sabrevois pour voir régner un nouvel arbre à la place de l'ancien, un arbre dont les délicates feuilles de nylon, aux nervures de caoutchouc et à l'épiderme translucide, ne seront jamais charriées par le vent vers les pelouses attenantes, et dont le lisse tronc de verre, je peux l'imaginer, se remplira de néon les soirs de fête pour ébahir tout le voisinage. Parmi les angelots de marbre et les perroquets de fer, les quenouilles phosphorescentes et les cascades de chlore, cet arbre aussi sera beau.

